

LE CORPS ET ET L'ALLIANCE

MEMOIRE ET LIEN

Je commencerai par deux remarques introductives qui profilent déjà la réflexion :

1. Ce serait une erreur d'optique regrettable que de confondre le corps avec le réel psycho-physio-anatomique de l'humain, en un mot avec ce qui le constitue comme mammifère. Le corps humain, nous dit D. Vasse, est ce qui se tient à l'articulation de la chair muette et de la parole de l'Autre. Sans la chair, la parole s'inscrit dans une dérive spéculative; mais sans cette parole, la chair n'est pas un corps humain structuré mais se met à vociférer dans le symptôme⁶⁷.

Le corps est donc articulation, charnière entre réel et parole. C'est dire qu'il n'y a de corps humain (et non réel bio-psychologique) que dans le cadre d'un pacte, d'une alliance, d'un lien constitué par la Parole de l'Autre. Ce qui, dans l'espace d'une théologie chrétienne peut se dire ainsi : le corps est ce qui advient quand le réel d'un homme est ligaturé à la Parole fondatrice du Dieu de l'alliance.

2. C'est pourquoi nous allons partir de l'étymologie du mot religion. Les spécialistes en discutent encore. Restons-en à deux variantes possibles :

— Certains l'enracinent dans le latin *Religare* qui signifie « attacher », « lier », avec une nuance de (re)commencement, de (re)création de ce lien. La religion est ici ce qui tisse à nouveau le lien avec un moment fondateur.

— D'autres croient que notre mot vient de *Relegere* qui peut se traduire par « (re)lire » mais aussi par « faire défiler à nouveau dans sa mémoire ».

Pourquoi choisir entre ces deux pistes alors qu'elles sont fécondes de leur juxtaposition ? Résumons-nous : la religion est acte de (re)prise et (ré)pétition, acte de (re)créer le lien de l'alliance qui n'est pas séparable d'un acte de (re)lecture et de (re)mémoration. Mais dans les deux cas, vous l'avez noté, le « re », le « à nouveau » est important qui appelle une origine certes, mais aussi l'initiative d'une lecture, d'un rite et donc des modalités de (ré)appropriation.

I. RELIGION ET LIEN (RE)CRÉE

1. La religion se donne donc comme pacte, alliance, lien. Je crois que c'est là une affirmation qui vaut pour l'universalité des formes culturelles. Pourtant le judéo-christianisme se spécifie en ce que le pacte s'inscrit dans l'histoire et n'inclut pas les mythes cosmogoniques comme éléments principaux et fondateurs. Je vais m'en expliquer.

Il suffit d'ouvrir un classique comme le *Traité d'histoire des religions* de Mircea Eliade pour constater l'importance des mythes cosmogoniques dans le monde. Voulant dire le commencement du réel, ils donnent des places aux différentes composantes du monde, mettent les éléments en ordre dans les lieux respectifs des dieux, des hommes, des femmes, des animaux, des éléments naturels menaçants, des astres, etc; par là, ils garantissent les places de chaque composante.

La tradition judéo-chrétienne a pris à contre-pied cette tendance universelle : le moment fondateur est toujours au cœur de l'histoire et se trouve constitué par une rencontre entre un homme (ou des hommes) et son Dieu; à cette nuance près que cette rencontre possède toujours une *dimension sotériologique* : il s'agit d'un salut, d'une libération. Ici, il n'y a pas de commencement chronologique du réel mais origine symbolique du pacte au cœur de l'aventure humaine déjà largement entamée⁶⁸. Ainsi en est-il du pacte fondateur avec Abraham incluant descendance et terre, avec Moïse incluant une libération de l'esclavage égyptien, avec la famille davidique et l'avenir royal de la lignée, avec le Christ et le salut offert à tous, etc.

⁶⁷ *La chair envisagée*, Paris, Seuil, 1988. Il va de soi que le mot « chair » n'a pas ici le sens théologique que lui donne Paul mais en reste au sens banal et quotidien du terme.

⁶⁸ Une étude attentive de Genèse 1 montrerait que la création est mise en ordre d'un chaos déjà là, sans qu'aucune spéculation n'intervienne sur le commencement chronologique du réel.

Autrement dit, en judéo-christianisme biblique, *le lien n'est pas de tous temps mais advient au cœur du temps* ; il implique un temps hors du lien, une antériorité d'exil, d'errance, de perte. Il ne s'agit pas d'un pacte qui fait ligature primordiale dans le temps (zéro +1) du mythe, mais d'une (re)ligature dans un moment d'une tranche d'histoire.

On peut le constater dans la composition de l'Ancien Testament : le cœur organisateur des textes n'est pas le mythe créationnel mais la sortie d'Égypte; les textes les plus anciens qui ont été isolés par la critique exégétique font référence à cet événement et non à un début chronologique du réel. Certes il y a des mythes du commencement; mais ils sont très tardifs dans leur composition et ont surtout une dimension essentiellement polémique⁶⁹. C'est aussi le cas du Nouveau Testament où les notions de création n'interviennent que dans des textes tardifs à quelques exceptions près.

Le pacte d'alliance faisant lien s'origine donc au cœur de l'histoire et ce pacte doit être (ré)approprié au cœur de chaque heure de la vie croyante. Dans la Bible, la création est un thème second; le centre herméneutique des Écritures est constitué par une (r)édemption, un (r)achat, une (ré)conciliation, etc.

2. Dans ce contexte, la religion comme (re)création du lien, comme nouvelle ligature, implique la mise à distance du réel brut (qu'il soit du corps du croyant, du père réel, des éléments vivants ou inertes du cosmos), pour que la totalité puisse sans cesse être (ré)interprétée et donc (ré)articulée à la lumière du pacte symbolique. Je voudrais l'illustrer avec deux événements de la vie d'Abraham :

Le pacte entre Yahvé et Abraham contient un changement de nom de ce dernier : il s'appelait Abram ce qui, étymologiquement, signifie « Mon père est grand ». Sa nomination le liait donc à une généalogie réelle constituée par les performances du sperme et les acquis socio-économiques de la lignée; la place du fils était délimitée à l'avance : poursuivre en magnifiant la lignée ancestrale selon le sang. Yahvé, en prenant l'initiative de (re)créer le pacte, modifie le nom : Abraham : le père du peuple⁷⁰. Le pacte ouvre sur une nouvelle histoire située vers l'avant et non dans une répétition compulsive du passé. Mais la paternité d'Abraham a ceci de particulier qu'elle relève entièrement d'une intervention divine incluse dans ce pacte d'alliance (Sa femme n'était plus en âge de concevoir). Toute l'histoire des patriarches, d'Abraham à Joseph, en passant par Isaac et Jacob, va se jouer dans le rire et la ruse; la promesse (« tu seras le père d'un peuple; tu auras une terre ») sera toujours mise en péril et elle n'arrivera à son terme que par la fidélité de Yahvé au lien qu'il a créé et non par les performances « naturelles » des hommes.

J. Lacan, dans son bref Séminaire interrompu, *Les noms du Père* (de 1963) accentuera ce thème par sa lecture de Genèse 22 (« Le sacrifice d'Isaac », péricope appelée aussi « La ligature d'Isaac ») : l'insupportable pour Abraham était d'être père de par la seule existence du lien d'alliance; aussi va-t-il soumettre à la question la puissance de Dieu à maintenir sa promesse par delà la mort d'Isaac; bref à s'assurer dans le réel et non dans la seule parole du pacte. Pour ce faire, Lacan lit le début de la péricope (« Dieu mit Abraham à l'épreuve ») comme une dénégation, le désir qui s'y dit étant : « Abraham mit Dieu à l'épreuve ». Abraham dit en quelque sorte : « Montre-moi que tu peux tenir cette promesse et pour cela je mets en question son premier fruit qui est mon fils ». Il en sera pour ses frais : Dieu arrête son bras et lui demande de sacrifier le bélier. Le bélier, le taureau, c'est le père réel, l'animal-totem repéré par Freud, le père archaïque assoiffé de jouissance, de sang et de pouvoir. Ce n'est qu'en tuant le réel, le géniteur, la voix du sang, la vocifération du corps qu'Abraham peut devenir le père d'un peuple.

3. Autrement dit, la tradition religieuse judéo-chrétienne est créatrice d'un lien faisant pacte qui ne subsiste que dans l'échange de paroles de reconnaissance inscrites dans le symbolique : aucun mythe structurant le réel ne garantit ce lien mais la seule confiance, la seule fiance, la seule foi aux paroles échangées. Le corps ne subsiste comme corps d'un homme ou d'une femme qu'en étant habité et restructuré par cette Parole d'alliance.

Dans l'épisode du démoniaque gérasénien, c'est encore de cela qu'il s'agit⁷¹. Le psychotique, qui vit dans les tombeaux et ne maîtrise plus la force de son corps devenu quasi animal, meurt d'être exclu du pacte du village. Celui-ci connaît un véritable boom économique : il produit les cochons dont a besoin l'armée romaine d'occupation et que les juifs ne peuvent rituellement élever. Il n'y a pas de temps et donc de place pour un non-productif. Le désordre psycho-somatique dont souffre le psychotique se manifeste par le fait qu'il ne parle pas en tant que sujet mais que « ça parle » en lui (rôle des démons). Aussi Jésus lui demande-t-il son nom et lui laisse-t-il articuler le signifiant qui dit sa capture : « Mon nom est légion » ! Double entrée : « légion » comme l'éclatement de sa personnalité schizée certes; mais aussi « légion »

⁶⁹ Cf. J. ANSALDI, « La création au futur antérieur », in *Études théologiques et religieuses*, 1989/2, p 249 ss; du même auteur, *L'articulation de la foi, de la théologie et des Écritures*, Paris, Cerf, (*Cogitatio fidei* 163), 1991, p 94-103.

⁷⁰ J'emprunte ici à Marie BALMARY, *Le sacrifice interdit*, Paris, Grasset, 1986, p 115 ss.

⁷¹ Marc 5/1-20; Matthieu 8/28-34; Luc 8/26-39.

(sous-entendu « romaine ») comme ce qui motive son exclusion du village. La guérison du corps passe ici par l'inscription de celui-ci dans le pacte du langage que Jésus tisse; mais aussi par la chute du « réel » cochon dans le lac. Moyennant quoi, l'ex-psychothèque prend alors la parole à son propre compte et s'en va proclamer son témoignage dans toute la contrée.

Le Nouveau Testament va mettre le comble à cette forme de lien en inscrivant Dieu lui-même dans ce seul pacte. La croix c'est l'incarnation de Dieu dans la seule dimension de la Parole faisant alliance. Si l'homme ne subsiste dans le lien que par la seule parole adoptive du Père, Dieu n'est lui-même Père que de la seule parole de réponse des fils. Le Dieu-père est arraché de son réel de toute-puissance, de cause de soi, d'omniscience et d'omnivoyance oppressantes pour être entièrement enclos dans le pacte symbolique du langage. Dieu ne s'y donne plus dans une position de sphéricité jouissante mais comme désir : Dieu est certes Père mais à partir de la croix posée comme signifiant de son inscription dans la finitude et dans la mort.

Martin Luther opéra un renversement théologico-épistémologique dans ce sens : depuis le Christ, le « Dieu en soi », le « Dieu caché », le « Dieu nu » ne concerne plus la foi et la théologie, car seul le Dieu qui se donne dans le Christ la concerne. Dieu n'est connaissable que comme Père du Christ. On se demande si la théologie mais aussi la catéchèse ne devraient pas commencer par la christologie et non par une pseudo carte d'identité de « Dieu » qui est alors posé dans son réel brut : esprit, tout-puissant, tout-sachant, tout-voyant, etc; bref, à la contre-image de l'homme c'est-à-dire à son image.

Ainsi, « être lié à nouveau » au pacte de la foi implique, pour Dieu et pour l'homme, de se tenir à distance de la jouissance du réel, pour laisser advenir un manque foré par le langage où la foi se donne comme désir de reconnaissance et reconnaissance du désir.

II. LA RELIGION COMME (RE)LECTURE ET (RE)MEMORATION

Inscrivons-nous maintenant dans l'autre terme de l'alternative étymologique : la religion comme *(re)lecture* et comme *(re)mémoration*. Il va de soi que cette dimension n'efface pas mais spécifie la religion comme lien : *(re)mémorer*, *(re)lire*, *deux manières de (re)lier la parole du pacte et le réel pour qu'advienne un corps en alliance*. Dans ces deux actes, le réel psycho-biologique du corps croyant se structure par la Parole rédemptrice et le corps social d'un groupe religieux advient comme corps de Christ ecclésial.

J'analyserai en deux moments : *(re)lecture* scripturaire et *(re)mémoration* rituelle et sacramentelle, actes par lesquels l'origine christologique se déplace de son moment de fondation pour devenir origine au cœur de notre propre histoire.

1. La tentation d'Abraham de s'assurer dans le réel est constitutive de l'humain. Elle a son revers dans la remontée de l'angoisse car qui dit réel dit Père-réel avec ses dimensions de force, de caprice, d'inattendu. Le lien du pacte religieux est donc à *(re)fonder* sans cesse.

Dans un large courant universel, quand le religieux se construit sur des mythes cosmogoniques, seuls les rythmes « naturels » sont les lieux de (ré-assurance). Dans la dimension judéo-chrétienne, l'insistance sur la dimension contractuelle et linguistique du lien appelle l'écriture et son corpus biblique. Être assuré dans le lien du pacte comporte donc un acte de *(re)lecture* et de continue (ré)interprétation.

Il va de soi que ce corpus comporte en lui-même son risque pathologique : celui de se constituer comme un lieu de savoir, comme un corps à corps avec l'immédiateté de l'ultime et du sens qui arrache le croyant de son sol de finitude et de castration symbolique pour qu'il accède directement à la maîtrise de la totalité. C'est alors la Bible comme espace surnaturel où se confondent savoir et vérité⁷². Nous sommes du coup et à nouveau dans un effort pour s'assurer dans le réel de la lettre et fuir les aléas du pacte symbolique d'alliance.

Néanmoins cette déviation littéraliste n'est pas dans la vocation de la clôture scripturaire qui consiste plutôt dans sa dimension de *testament* laquelle implique l'absence du testateur en tant que réel. *(Re)lire*, c'est alors se déchiffrer chaque fois à nouveau frais, laisser travailler les mots, se déplacer dans les mots pour que se déplace aussi toute demande de remplissement et que se mi-dise un désir d'être reconnu par Dieu en Christ et une reconnaissance du désir de Dieu pour nous. Bref, *(re)lire*, c'est se (ré)interpréter comme *(re)lié* dans un pacte où jaillit la vérité, dans la mesure où cette vérité ne fait pas savoir, n'est

⁷² La vérité est de l'ordre de la rencontre et fait certitude ; le savoir objectivise la réalité et produit de la maîtrise.

garantie par rien de réel, sauf par la parole de l'Autre qui la prononce. Autrement dit encore, la lettre du corpus est un lieu où le pacte résiste à toute capture imaginaire et atteste qu'il n'est de lien, qu'il n'est de paternité ou de filialité qu'adoptive que dans le cadre d'un pacte symbolique.

La re(lecture) (re)fonde donc l'homme comme corps et délivre de la folie de l'immédiateté avec le réel ou du savoir sur les commencements.

Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, le fait qu'il y ait quatre évangiles et non un seul, qu'ils ne soient pas harmonisables entre eux mais ne vivent que de leurs différences, atteste que le réel Jésus de Nazareth est impossible à savoir, qu'il n'advient que par la médiation des témoins; autrement dit qu'on ne peut jamais remonter plus haut que le lien d'alliance et qu'il n'y a pas d'accès à un réel qui serait antérieur et garant du pacte.

Le lien ne subsiste que de la foi dans les paroles de l'alliance⁷³.

2. L'acte de (re)lire, disions-nous, en lisant les dictionnaires, n'est pas non plus séparable d'un (re)mémorer lequel, ayant partie liée avec le rite, engage le corps entier dans le lien, tant le corps individuel que le corps ecclésial.

— J. Lacan a étudié partiellement un élément du rite d'Israël dans son *Séminaire sur l'angoisse* du 15 et 22 mai 1963. A propos du rôle liturgique joué par le son de la corne dans laquelle soufflait le grand-prêtre, (*shophar*), il note qu'il produit un son comparable au rôle d'agonie du père archaïque assassiné (celui de la « horde primitive » de Freud⁷⁴) : le croyant, angoissé par le retour possible du réel, fait mémoire de l'inscription du Dieu-Père dans le pacte et donc de la solidité du lien symbolique où le corps-à-corps mortifère est annulé au profit de la parole adoptive faisant lien.

Ici le rite (re)mémoratif (ré)inscrit Dieu dans l'alliance en éloignant de la mémoire son réel angoissant.

— De manière plus générale, le rite s'inscrit dans l'ordre de la *répétition*, de la *wiederholung* déjà repérée par Freud. Mais, contrairement au Maître de Vienne qui ne l'analyse que dans sa dimension compulsive, Lacan a su comprendre, dans son *Séminaire XI*, qu'elle peut avoir des dimensions ludiques, commémoratives et donc constructives : le rite est l'acte par lequel le tour du manque du réel est fait, permettant de réactiver ainsi le lien du pacte symbolique⁷⁵.

Certes l'acteur du rite court le risque du remachage obsessionnel qui répète la demande sans pouvoir la déplacer;⁷⁶ il court aussi le risque d'une mise en scène théâtrale hystérique qui tente de dérober le savoir sur le réel. Mais dans sa dimension habituelle, « le rite fait du souvenir la condition de l'avenir ». Au cœur de l'aujourd'hui, il permet de (ré)assurer les croyants dans le pacte symbolique en posant le réel à distance, en (ré)entendant la dimension adoptive de la filialité et donc la dimension linguistique de la paternité. Parce que le rite est jeu, mise en (*s*)cène, intrigue, il part de la demande, l'interprète, la conduit pas à pas à mi-dire le désir de reconnaissance et la reconnaissance du désir.

Exemple : partant de la demande la plus archaïque qui soit, celle de la nourriture et de la boisson, — demande de remplissement imaginaire —, le rite déplace cette demande en désir de rencontre de l'Autre. Le croyant d'une part, Dieu de l'autre, sont reposés dans leurs morts respectives quant à la dimension imaginaire d'une autofondation pour être (ré)inscrits dans un jeu de langage où ils émergent de leur relations linguistiques réciproques. Par la même occasion, le rite (re)fonde aussi sans cesse le groupe ecclésial comme ordonné en fonction du lien originaire.

CONCLUSION

1. La religion est donc bien constitutive d'un lien créé par une alliance. Mais comme tout pacte symbolique, il ne peut demeurer hors d'atteinte d'un retour hallucinant du réel ou d'une capture imaginaire que par des actes de (re)lecture et de (re)mémoration. Dès lors les espaces clos qu'exigent ces deux reprises ainsi que les temporalités spécifiques qu'appellent les rites n'enferment pas loin de l'histoire au quotidien

⁷³ Inutile aussi de dire que, dans ce contexte, on ne peut confondre la *théologie de la création* (mise en ordre du chaos) avec un savoir sur le commencement du réel.

⁷⁴ Cf. *Totem et Tabou*, Paris, Payot, 1970, p 163 ss.

⁷⁵ *Les quatre concepts de la psychanalyse*, p 53 ss. C'est en raison de ce « tour du manque » que j'ai souvent proposé que catholiques et protestants réfléchissent ensemble sur l'eucharistie comme *sacrement de l'absence réelle*, de l'absence du réel. On ne peut pas dire que j'ai obtenu un franc succès !

⁷⁶ J'emprunte, pour cet alinéa, au beau livre de J-P. RESWEBER, *Qu'est-ce qu'interpréter ? Essai sur les fondements de l'herméneutique*, Paris, Cerf, 1988.

mais inscrivent au cœur de celle-ci la possibilité d'une (re)structuration par l'origine (et je rappelle que j'ai distingué l'origine du commencement chronologique). Le lien, en tant qu'il relève du symbolique ne surmonte l'épreuve du temps que par sa régulière reprise festive et herméneutique.

2. Il faut rejeter tout dualisme corps-âme d'origine païenne : il n'y a pas d'autre lieu de l'homme que son corps. Mais celui-ci meurt s'il est réduit psychotiquement à l'état brut de son réel de jouissance ou de douleur; il est source de souffrance névrotique s'il se laisse définir imaginativement par ses demandes de toute-puissance narcissique.

La (re)structuration du corps par la Parole de l'alliance en fait justement le corps d'un homme devant Dieu : corps alors troué comme celui du Christ, corps marqué par la finitude comme celui de Dieu s'incarnant dans l'histoire, corps symbolisé comme un tuyau autour d'un vide central⁷⁷.

Mais c'est justement lorsque ce corps se laisse traverser par la Parole de l'Autre qu'il cesse de se nourrir pour se mettre à manger comme signe du festin eschatologique, qu'il cesse de s'accoupler pour se mettre à faire l'amour comme signe de l'alliance, qu'il cesse d'avoir peur de périr pour accepter de mourir dans l'espérance. C'est la tâche de la (re)lecture des Ecritures et de la (re)mémoration sacramentelle que de griffer sur le corps du croyant, comme sur le corps ecclésial, les marques de la finitude qui en font des corps humains, sans savoir absolu, sans infailibilité jouissante, à l'image du corps du Maître qui cheminait dans la vérité mais acceptait de ne savoir ni le jour ni l'heure.

⁷⁷ Image suggestive que celle d'un corps d'homme autour de son tube digestif.